



CLASSIQUES  
GARNIER

JACQUET-PEAU (Christine), COURBON (Bruno), HUMBLEY (John), GAUDIN (François),  
« Comptes rendus », *Cahiers de lexicologie*, n° 121, 2022 – 2, *Synonymie verbale et  
constructions verbales concurrentes*, p. 251-283

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14565-3.p.0251](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14565-3.p.0251)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne  
sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2022. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## COMPTES RENDUS

DELAVIGNE Valérie et DE VECCHI Dardo (dir.), *Termes discours. Entreprises et organisations*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2021, 245 pages – ISBN 978-2-37906-067-0.

La terminologie est un domaine encore insuffisamment abordé par les linguistes, même si le fondateur de la terminologie, Eugen Wüster (Wüster 1981), s'est réclamé explicitement de cette discipline. D'ailleurs celle-ci, comme le rappellent Valérie Delavigne et Dardo de Vecchi dans l'introduction de l'ouvrage collectif *Termes en discours. Entreprises et organisations*, ne peut faire l'impasse sur des problèmes spécifiquement linguistiques, de la morphologie à la sémantique, et implique en même temps de s'ouvrir à des domaines socioculturels très variés, parmi lesquels la culture d'entreprise. Les dix chapitres qui constituent le cœur de l'ouvrage sont consacrés à l'observation du fonctionnement des termes dans les usages des entreprises et des organisations. Ils sont encadrés par un préambule et une conclusion essentiels, respectivement de François Gaudin et de John Humbley. Le premier replace les recherches présentées ici dans le cadre de la socioterminologie, étant lui-même auteur de la première thèse sur le sujet en 1990, le second les contextualise à partir de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Organisé autour de la terminologie actuelle et de ses applications, articulant recherche et retours d'expérience, les chapitres sont répartis sur trois sections : « Société, usages et discours », « Au commencement

était l'oral », « Traduction et communication », la partie centrale étant un peu plus développée (un article de plus), marquant déjà ainsi la nécessité de développer les recherches à partir de corpus oraux.

« En préambule », François Gaudin, sous un titre joliment et pertinemment emprunté – comme les sous-titres des sections – au monde du cinéma, « *Il était une fois dans l'Ouest. Les usages sociaux des termes* » (p. 21-31), retrace l'émergence de la socioterminologie dans les années 1990 et montre en quoi cette approche peut être utile pour étudier le langage des organisations et des entreprises, précisant, à la suite de Dardo de Vecchi, les liens qu'elle entretient avec la terminologie. Cette dimension constituera un des fils conducteurs de l'ouvrage. Gaudin réaffirme que si la langue, dans cette optique précisément, joue un rôle dans l'efficacité de la production, elle peut aussi engendrer des difficultés dans les échanges et la collaboration, au sens, précise-t-il, d'« action de travailler avec ». Il y ajoute une autre dimension, humaine et sociale, celle de « coopération », qui suppose confiance et entraide, et semble, de fait, quasiment impossible « quand la compétition prime toujours sur l'entente » (p. 31). Il rappelle ainsi que le rôle du chercheur est aussi social et que la science seule ne suffit pas toujours pour modifier les comportements.

Dans la première section, deux articles soulèvent des difficultés concrètes, terminologiques et discursives, qu'une analyse socioterminologique peut aider à surmonter.

Anne Parizot présente un travail qu'elle qualifie d'« ethno-terminologie en actes ». Partant de l'observation faite par l'*Usine Nouvelle* en 2000 du flou terminologique qui caractérise les métiers commerciaux, elle a constitué un corpus du domaine à partir de la nomenclature (écrite et orale) du groupe Michelin. L'analyse de ce corpus lui a permis de faire des préconisations à ce groupe destinées à améliorer la communication entre entreprise et futurs salariés, et à proposer des dénominations de métiers compréhensibles et attractives tout en respectant la terminologie propre à l'entreprise. Geneviève Tréguer-Felten montre quant à elle, à partir

d'un corpus de courriers électroniques et de discours institutionnels au sein d'entreprises multinationales, en quoi des univers discursifs et culturels différents peuvent être des entraves à la communication au sein d'une même entreprise. Elle s'interroge ici plus spécifiquement sur le statut de terme de *client* dans une même entreprise, prenant comme exemple les échanges entre deux chefs de projet, l'un français (en France), l'autre chinois (en Chine) et montre que, pour qu'un terme puisse prendre son sens en tant que tel, il est indispensable de le resituer en contexte pour en activer les représentations et le(s) sens, montrant, si besoin était encore, à travers cette microanalyse qu'un concept ne peut pas être indépendant des langues.

Allant à l'encontre de la tradition de mettre au premier plan dans la terminologie de l'entreprise le « tout-nominal » (les dictionnaires spécialisés reflètent cette sous-représentation), Dardo de Vecchi, dans un premier article, s'intéresse au statut des verbes. Poursuivant l'analyse pragmatérminologique (de Vecchi 2005) dans laquelle il situe ses recherches, l'auteur montre que le verbe tient une place de première importance dans la communication interne, qui porte en premier lieu sur les activités à réaliser, la manière de les conduire et les réalisations attendues. Le verbe joue notamment le rôle d'« articulateur entre acteurs et connaissances » (p. 78) et son traitement ouvre sur une terminologie multi-domaines, que chacun des auteurs du volume juge aujourd'hui essentielle.

La deuxième section développe un aspect de plus en plus mis en valeur en terminologie même s'il reste encore insuffisamment pris en compte : l'oral. Les dernières résistances sont sans doute liées à la difficulté de rassembler, élaborer, transcrire et de mettre à disposition ce type de corpus.

Cette reconnaissance émergente ne va pas sans susciter des méthodologies différentes dont rendent compte ici Angélica Leticia Cahuana Velasteguí, Javier Fernandez Cruz, Olivier Méric et Laurent Gautier qui, à partir d'un corpus terminologique sur la production et la commercialisation du cacao en Équateur, insistent sur la nécessité de prendre en compte des « langues-cultures-milieus

de spécialités » (Laurent Gautier). Leur méthodologie se situe, elle, à l'interface de la sociolinguistique et de l'ethnolinguistique. Leur analyse porte sur trois types de discours : discours normés prescriptifs, entretiens et discours de dégustation s'articulant entre producteurs, industriels et amateurs. Après avoir mis en lumière les limites du travail sur le seul mot (le terme), l'article préconise de développer l'approche discursive, laquelle est mieux à même de rendre compte de tous les modes de construction du sens, ces variations se heurtant toutefois jusqu'à présent à leur modélisation.

Une seconde contribution de Dardo de Vecchi développe précisément la question des méthodologies que le recueil des corpus oraux des entreprises et organisations soulève, notamment en raison de leur circulation en univers clos (*vs* celle des sciences) et de la rareté de leur description. Pour repérer, récupérer et décrire cette terminologie circulante, l'auteur propose une méthodologie inédite : le « recueil d'écrits oralisés ». Il s'agit d'interroger un expert (celui qui « sait » ce qu'il faut faire) à propos de son activité afin de faire émerger les termes – « spontanéité discursive » (p. 115). L'expert est invité à écrire un texte « jargonnant » (voir de Vecchi 2002) à partir duquel un dialogue avec le terminologue fera ressortir des termes rares à l'écrit. Cette méthode permet d'élargir la liste des candidats termes et de dégager des liens avec d'autres domaines de connaissance et d'activité, tous nécessaires au travail.

Les articles de Maria Francesca Bonadonna et de Pierre Lerat explorent des corpus de vidéos télévisées traitant de points d'actualité à la fois spécialisés et partagés avec un public moins expert. La première analyse un domaine nouveau, en pleine évolution, celui des cryptomonnaies, auquel elle s'est intéressée dès son apparition (Bonadonna 2020). Elle montre que les termes du domaine sont opacifiés par leur caractère novateur et leur technicité. Les cotextes analysés révèlent des choix dénominatifs et une sémantisation divergents selon les locuteurs, d'autant plus qu'il n'est pas possible, étant donné la multidimensionalité du phénomène, de le rattacher à un domaine précis ni d'avoir recours à un « expert ». Quant à Pierre Lerat, il analyse une expérience particulière, celle du partage

médiatisé du discours expert au moment de la crise du Covid-19, sur un *continuum* allant de l'« ignorance partagée » au « savoir partagé » (en référence au concept de « lexiculture » de Robert Galisson). Lerat tente de mettre un peu d'ordre dans toutes les expressions qui se sont introduites sur ce *continuum* durant cette période, entre vocabulaire de base, vocabulaire semi-technique, terme scientifique, unité de nomenclature. Pour avoir nous-même travaillé sur ce lexique, nous pouvons insister sur le flou des frontières entre les différentes étapes du parcours de la plupart de ces mots-termes (Jacquet-Pfau 2022).

La troisième et dernière grande section de l'ouvrage aborde les problèmes de traduction et de communication, essentielles au cœur des entreprises dans le contexte inter- et multinational que nous connaissons.

La contribution de Héba Medhat-Lecocq se propose de revoir et préciser « quelques considérations terminologiques nécessaires » qui exigent, pour « traduire l'entreprise », « une bonne connaissance de cette structure économique et sociale en mutation perpétuelle ». Cette tâche est d'autant plus complexe pour le traducteur qu'elle fait appel à des compétences diversifiées. L'autrice s'interroge, s'appuyant sur des exemples empruntés à l'arabe, sur les stratégies de communication à mettre en œuvre pour faciliter ce travail, qui, au-delà des termes, doit prendre en compte les locuteurs, les actions à mener et les résultats attendus.

Anje Müller Giesdal et Marita Kristiansen signent le seul article en langue étrangère (anglais). Leur analyse porte sur la communication entre économie, presse, État à propos de la gestion d'évènements naturels (*natural event*) et de risques climatiques (*climate risk*), tels que la sécheresse, les inondations et les phénomènes météorologiques extrêmes. Cette analyse a été menée à partir de deux corpus : des livres blancs publiés à l'intention du Parlement norvégien et des rapports annuels de l'entreprise Equinor. L'objectif est de tracer la terminologie émergente liée au concept d'*événement naturel* et à celui de *risque* et de voir comment elle se distribue entre les différents acteurs.

Marie-Josée de Saint Robert s'interroge sur le concept de *développement durable* en français et en anglais. Elle examine comment la terminologie se crée à travers les emplois discursifs et touche à un domaine peu exploré dans les autres articles, celui de la néologie (dérivation, composition, lexicalisation de syntagmes nominaux complexes ou formation de nouvelles locutions, homonymie, métonymie, métaphore). L'autrice aborde ici des préoccupations sociales à travers des termes tels que *permaculture*, *flexitarien*, *biomatériaux*, *écotaxe* (le formant *éco-* étant très productif après avoir connu une spécialisation sémantique ; on pourra utilement compléter la lecture de ce chapitre par celle, ultérieure, de *Neologica* 2022), *nouvelles mobilités*, *empreinte carbone*, ainsi que les adjectifs *responsable* et *durable*, le premier ayant tendance à se substituer au second. En conclusion, « l'évolution du vocabulaire accompagne non seulement la mise en œuvre d'un concept mais aussi le travail de formulation et les processus qui précèdent sa mise en œuvre ; cette évolution passe parfois inaperçue du locuteur en raison du phénomène d'homonymie en vertu duquel les mots usuels acquièrent des sens nouveaux et de la puissance d'amplitude que confère la syntaxe » (p. 218).

Ceci n'est pas une conclusion, pourrait-on écrire du texte de John Humbley, « Denis Diderot et l'*Encyclopédie* : la terminologie située », présenté par les éditeurs du volume en « Conclusion » pour marquer l'importance de cette approche pressentie comme essentielle depuis plusieurs siècles par de brillants esprits. En effet, si la tradition fait remonter à Wüster la réflexion théorique sur cette discipline, l'auteur montre que d'autres filiations sont plus anciennes, en particulier les commentaires de Diderot dans l'*Encyclopédie*, qui réhabilite les « arts mécaniques » (les entreprises de l'époque en quelque sorte), remplaçant la langue des « arts » en contexte au centre des lieux de production. Il rappelle par ailleurs que c'est dans l'*Encyclopédie* que l'on trouve l'ancêtre des arbres de domaine, outil méthodologique employé depuis très longtemps en terminographie. L'entreprise ou les organisations peuvent être, dans le contexte actuel, reconnues comme le prototype de la linguistique

appliquée, appelée également « linguistique située » (Contamines et Narcy-Combes 2015). L'auteur explique en quoi l'*Encyclopédie* « amorçait [...] une véritable révolution terminologique » (p. 225) en prenant en compte « des vocabulaires jusqu'alors minorés » (p. 234).

Cet ouvrage, d'une grande cohérence dans sa structure, illustre parfaitement l'intérêt et la convergence des études actuelles sur la terminologie dans les entreprises et les organisations, du point de vue théorique et dans ses implications directes dans la société, convoquant tout à la fois la linguistique, la sociolinguistique, l'ethnolinguistique, la socioterminologie, l'ethnoterminologie, la pragmatérminologie et la communication. Ce vaste champ d'étude s'avère aujourd'hui très ouvert et cet ouvrage y contribue dans une large mesure. Aussi concluons-nous avec Valérie Delavigne et Dardo de Vecchi que ce volume « montre, s'il en était encore besoin, la nécessité de replacer les cultures et les communautés au cœur des études de terminologie. Dans ce panorama, les différentes approches méthodologiques convergent toutes vers la nécessité de recueillir des données situées, écrites et orales, dans une perspective d'ouverture interdisciplinaire » (p. 15).

Christine JACQUET-PFAU  
Lexiques, Textes, Discours, Dictionnaires (LT2D)  
Paris Cergy Université  
ch.jacquet-pfau@orange.fr

## Références

- BALNAT Vincent et GÉRARD Christophe (dir.) (2022) : *Neologica*, 16, « Néologie et environnement ».
- BONADONNA Maria Francesca (2020) : « La création néologique concernant les cryptomonnaies : de *bitcoin* à *crypto-actif* », dans *Nouveaux horizons pour la néologie du français. Hommage à Jean-François Sablayrolles*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 165-178.



- CONDAMINES Anne et NARCY-COMBES Jean-Claude (2015) : « La linguistique appliquée comme science située », dans F. Caron *et al.* (dir.), *Culture et recherche linguistique appliquée*, p. 209-229.
- DE VECCHI Dardo (2002) : *Vous avez dit jargon...*, Paris, Eyrolles.
- DE VECCHI Dardo (2005) : « La terminologie dans la communication d'entreprise, approche pragmatérminologique », *Cahiers du CIEL*, Université Paris-Diderot, p. 71-83.
- GAUDIN François (1990) : « Terminologie : des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles », thèse de doctorat, Rouen, Université de Rouen.
- JACQUET-PFAU Christine (2022) : « Au fil de la pandémie de COVID-19, entre mots et termes », *Estudios Románicos*, 31, p. 203-215, URL : <https://doi.org/10.6018/ER.510821> (consulté le 19/10/2022).
- WÜSTER Eugen (1981) : « L'étude scientifique générale de la terminologie, zone frontière entre la linguistique, la logique, l'ontologie, l'informatique et les sciences des choses », dans *Textes choisis de terminologie 1. Fondements théoriques de la terminologie*, Presses de l'Université Laval, p. 55-114.

\*

\*   \*

DO-HURINVILLE Danh-Thành, HAILLET Patrick et REY Christophe (dir.), *Cinquante ans de Métalexicographie : bilan et perspectives. Hommage à Jean Pruvost*, Paris, Honoré Champion, 2022, 340 pages, « Lexica – Mots et dictionnaires » volume 40 – ISBN 978-2-7453-5814-1.

L'histoire des sciences et la vie académique en général sont jalonnées de rites de passage, festifs et roboratifs, autant qu'intellectuellement nutritifs. La lexicographie n'échappe pas à la règle. Tandis que, depuis 1994, Jean Pruvost organise chaque année au mois de mars la Journée des dictionnaires, grande fête des amateurs de lexique et des professionnels de lexicographie, trois

universitaires ont décidé, à l'automne 2019, de rendre hommage au dicopathe qui lui aussi allait cette année-là entrer dans une nouvelle décennie, et de marquer de ce fait le cinquantenaire de la métalexigraphie, domaine circonscrit par son maître, Bernard Quemada. Ce dernier, disparu l'année précédente, en 2018, avait lui-même été l'élève de deux grandes figures de la lexicologie et de la lexicographie françaises, Robert-Léon Wagner et Georges Matoré. Bernard Quemada fut aussi le fondateur, en 1959, des *Cahiers de lexicologie*, première revue de langue française entièrement consacrée au lexique, dont Jean Pruvost a été, en duo avec Gaston Gross, codirecteur de 2004 à 2007.

L'ouvrage *Cinquante ans de métalexigraphie : bilan et perspectives*, paru au premier trimestre 2022 et publié sous la direction de Danh-Thành Do-Hurinville, Patrick Haillet et Christophe Rey, rassemble les textes des communications préparées par les participants aux journées éponymes qui se sont déroulées les 24 et 25 octobre 2019.

Si l'on sort enrichi de la lecture de ces Actes, cela ne tient pas seulement à la multiplicité des thèmes qui y sont abordés (de l'ouverture des nomenclatures de dictionnaires monolingues à la lexiculture dans les bilingues, de la description – ou de l'absence de description – propre à certains objets linguistiques à l'évolution des marques d'usage, des changements de techniques dictionnaires aux questionnements relatifs à la lexicographie en ligne et à ses effets sur les pratiques, etc.), mais cet enrichissement tient également à la diversité des points de vue qui s'y expriment – la plupart des contributions appréhendent les objets lexicographiques sous des angles différents –, ainsi qu'à la diversité des voix et des traditions qui s'y rejoignent. Le livre compte 340 pages. Des voix, nous en comptons 22, ou 23, si l'on inclut celle, militante, de Camille Noûs. Fidèles au *bilan* annoncé dans le titre, la plupart des contributions sont rétrospectives : elles offrent un retour sur un dictionnaire, une série de dictionnaires ou une partie, un aspect des traditions lexicographiques française, italienne, espagnole, picarde, véronaise et suédoise. D'autres contributions sont l'occasion de

proposer une réflexion à partir d'un bilan de carrière, dans une partie du demi-siècle en vedette. Plusieurs des contributions poussent la porte de l'entrée « perspectives » annoncée dans le titre des journées, questionnent le présent et s'interrogent sur l'avenir : quelle est la place d'une lexicographie professionnelle dans un monde où l'accès aux informations sur le lexique et sur la langue défie la raison, où chacun / chacune peut s'improviser lexicographe grâce aux nouveaux outils disponibles, et où la concurrence – voire le poids – de certains sites tend à occulter l'existence, par ailleurs, de connaissances plus approfondies, plus précises, sur tel ou tel aspect d'une langue ?

L'ouvrage *Cinquante ans de métalexigraphie : bilan et perspectives* est composé d'une introduction (8 p.) signée par les éditeurs, d'un avant-propos de la plume de Jean Pruvost intitulé « Cinquante ans... » (2 p.), de trois sections (75 p., 37 p., 178 p.), d'un texte de clôture signé par Jean Pruvost (15 p.), d'un index des noms (5 p.) et de la table des matières.

Dans leur Introduction, Danh-Thành Do-Hurinville, Patrick Haillet et Christophe Rey rappellent le rôle moteur de Bernard Quemada dans la fondation de la métalexigraphie comme nouvelle discipline à laquelle ne tarde pas à participer Jean Pruvost. Le nom de plusieurs contemporains de Quemada traversent l'ouvrage : Jean Dubois, Robert Galisson, Michel Glatigny, Henri Meschonnic, Alain Rey, Josette Rey-Debove...

C'est dans les termes suivants que les éditeurs de l'ouvrage résument le cœur de la rencontre organisée en octobre 2019 : « Ce colloque a [...] constitué une occasion de dresser un premier bilan de l'existence de la discipline et de nous interroger collectivement sur [s]es perspectives de développement [...]. » (p. 9). Réflexe de lexicographes sans doute, ils esquissent dans les termes suivants le public visé par ce colloque : « C'est [...] pour les jeunes et futurs chercheurs, mais aussi pour l'ensemble des linguistes qui s'intéressent et s'intéresseront au lexique, que nous avons envisagé ce colloque et la publication qui en découle. » (p. 9). Ils rappellent aussi le rôle de « passeurs de mots » (p. 9) qu'ont joué, durant les

cinq dernières décennies, chacun à sa façon, les « deux figures tutélaires » (p. 10) de la métalexigraphie, Bernard Quemada et Jean Pruvost. Ce dernier, dans un court texte d'ouverture, évoque quelques souvenirs du demi-siècle écoulé, notamment celui de Paul Imbs, prédécesseur de Bernard Quemada à la direction du *Trésor de la langue française*, et lui aussi vecteur du virus des dictionnaires.

Commence alors la section 1, avec la présentation de Christine Jacquet-Pfau à propos du *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels* de E.-O. Lami (*DEB*) paru entre 1881 et 1888 (8 volumes – soit 11 124 pages –, suivis en 1891 et 1892 de 2 suppléments). Christine Jacquet-Pfau souligne que ce dictionnaire, contemporain de *La Grande Encyclopédie* dirigée entre autres par Marcelin Berthelot, « s'inscri[t] clairement dans la tradition de l'*Encyclopédie* [...] de Diderot et d'Alembert » (p. 20), en répondant à l'objectif de « réactualiser des connaissances qui évoluent très vite et se spécialisent » (p. 20). Lami choisit le genre dictionnaire afin « d'embrasser le vaste monde des connaissances [...] » (t. i, « Avant-propos » : iii ; cité p. 23). Suivant la tripartition proposée par Bernard Quemada (Quemada 1968), « [l']ouvrage de Lami se présente comme un dictionnaire encyclopédique spécialisé dans lequel n'ont été retenus pour constituer la nomenclature que les termes et noms propres strictement liés aux domaines concernés par l'industrie et les arts industriels [...] » (p. 25). La métalexigraphe relève dans le *DEB* la présence de 118 indications de domaines. Elle y examine la proportion accordée à la description lexicologique et au développement encyclopédique (p. 26 et suiv.), avant de noter l'usage de l'astérisque devant les « très nombreux termes qui ne figurent pas dans le *DAF* [*Dictionnaire de l'Académie française*, BC] » (p. 28). Parmi ces termes se trouvent quantité d'emprunts (p. ex., *bitter*, *fahrkunst*, *self-acting* ou *spiegel*). Plusieurs marqueurs métalinguistiques sont inventoriés (p. ex., « on donne ce nom à... », « se dit de... »). Christine Jacquet-Pfau remarque que Lami a conscience, notamment, du changement de statut des signes lexicaux, de l'unité lexicale générale au terme spécialisé. Elle relève par ailleurs le recours au

dessin industriel pour illustrer le contenu d'un article (66 dessins pour l'entrée **chaussure**).

François Gaudin cosigne avec le/la scientifique polymathe Camille Noûs un chapitre de métalexigraphie comparée sur la vie et l'œuvre de trois lexicographes français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle peu connus d'un large public. C'est dans un style souvent proche du genre policier que l'enquêteur-historien François Gaudin nous présente Paul Guérin, Auguste Merlette, Jules Troussel, leurs professions de foi lexicographiques, leurs dictionnaires, ainsi que les moyens – parfois rocambolesques – mis en œuvre pour les réaliser. Hormis le style d'écriture, on appréciera dans cette contribution l'impressionnant travail d'archive. L'apport d'éléments biographiques et la mise au jour d'une partie des conditions matérielles, sociales et idéologiques de la production dictionnaire contribuent à redonner vie à des projets d'envergure qui, comme le nom de leurs porteurs, sont hélas largement « tombés dans l'oubli » (p. 42).

Hervé Bohbot et Agnès Steuckardt commencent leur texte en regrettant que « [l]a numérisation des dictionnaires du XX<sup>e</sup> siècle [soit] actuellement moins avancée que celle des dictionnaires anciens » (p. 61). Leur recherche, menée dans le corpus numérique du *Petit Larousse illustré* [PLI] de 1906 à 1948 – on suppose qu'il s'agit des millésimes – s'inscrit dans le projet Nénufar, réalisé dans la continuité du projet d'informatisation du *PLI* conduit sous la direction de Jean Pruvost (v. Manuélian 2006). La typologie de Michel Glatigny (1998) est utilisée pour examiner l'évolution, sur la période, du taux d'occurrence de différents types de marques d'usage. Les auteurs présentent des exemples d'héritages lexicographiques, d'actualisation des normes sémantiques, ainsi que de perméabilité du lexique décrit à l'Histoire. Ils mettent en évidence, au moyen du singulier exemple du mot *tricorné* (au sens de « chapeau [...] à deux cornes »), l'effet probable de l'illustration laroussienne sur la définition.

Fondant son approche sur le concept de lexiculture forgé par Robert Galisson, Giovanni Tallarico propose d'en ouvrir la dé-

inition aux résultats de l'analyse contrastive des dictionnaires bilingues. L'auteur fait l'« hypothèse [...] que le spectre de la lexiculture serait beaucoup plus vaste qu'on ne le pense habituellement [...] » (p. 81). À la suite de Thomas Szende (Szende 1996), Giovanni Tallarico avance l'idée que la limite entre le « plan du réel » et le « plan de la langue » peut être traitée de façon scalaire. Une fois résumées les particularités des (rares) travaux en la matière, l'auteur propose une typologie illustrée (en 5 classes) des écarts présents dans les bilingues. D'après la définition qui en est donnée, la catégorie de l'écart sémantique – présenté comme « l'écart par excellence » (p. 87) – semble recouper en partie d'autres catégories (notamment celles de « l'écart morphologique » et de « l'écart référentiel »). On appréciera dans ce texte la proportion équilibrée entre description de cas concrets et réflexion théorique.

La section 2 est consacrée aux Journées des dictionnaires, qui, à la suite de la Journée organisée chaque année par Jean Pruvost à l'Université de Cergy-Pontoise, ont essaimé au Québec, en Italie, en Allemagne, en Tunisie et au Maroc (p. 11). Trois des organisateurs de ces Journées s'expriment à tour de rôle. Premières dans l'ordre alphabétique, les Journées allemandes des dictionnaires ouvrent le bal. C'est à l'Université d'Erlangen, auprès de Franz Josef Hausmann, que circule le virus de la métalexigraphie. Touchée, Michaela Heinz explique comment, depuis 2004, elle a pris en main l'organisation des Journées allemandes, lesquelles ont en général lieu tous les deux ans, au début de l'été, dans le château des Imhäuser, à Klingenberg am Main. Le programme de toutes ces rencontres est présenté (p. 100-108).

Giovanni Dotoli enchaîne, et commence par la présentation de son colossal *Nuovo Dizionario Generale Bilingue Francese-Italiano / Italiano-Francese* (à paraître), avant de parler de sa rencontre avec Alain Rey, puis avec Jean Pruvost, qui lui inspira la création, à l'Université de Bari, des Journées italiennes des dictionnaires. Organisées le plus souvent en collaboration dans différentes universités italiennes, ce sont pas moins de vingt-trois éditions des *Giornate Italiane dei Dizionari* qui ont eu lieu entre 2007 et

2019. La liste en est donnée (p. 113-115), avec d'autres réalisations lexicographiques de l'auteur.

La section se clôt avec la présentation que fait Leila Messaoudi des trois Journées marocaines des dictionnaires tenues à Kénitra, à l'Université Ibn Tofaïl, en 2007, 2008 et 2011. Après avoir rappelé l'enthousiasme manifeste des participants à ces Journées, Leila Messaoudi décrit les thématiques qui y furent abordées, puis elle présente le contenu des deux publications qui en ont résulté.

La section 3, intitulée « Quel avenir pour la métalexigraphie ? Quelles voies de développement possibles ? », commence par la contribution d'Olivier Bertrand sur la lexicographie – renouvelée à l'ère informatique – du français médiéval. Les deux piliers que constituent pour la « lexicographie médiévale » (p. 139) la Base de français médiéval (*BFM*) et le *Dictionnaire du moyen français* (*DMF*) sont présentés, de façon illustrée, dans plusieurs de leurs fonctionnalités. Les enjeux du renouvellement des techniques – avec notamment l'encodage en XML-TEI – et son effet sur la description et la compréhension du français médiéval sont parfaitement mis en relief. On regrettera seulement que, dans la partie rétrospective de cette contribution, l'ouvrage de Jean-Claude Boulanger sur *Les inventeurs de dictionnaires* (Boulanger 2003) ne figure pas dans les références sur les pratiques lexicographiques médiévales.

John Humbley s'attache ensuite à répondre à la question – concernant le dictionnaire de spécialité en ligne – « une lexicographie sans lexicographe ? ». L'auteur y examine un dictionnaire en ligne, *définitions-marketing* (8 500 entrées au début 2021), conçu par Bertrand Bathelot, expert du domaine. John Humbley passe en revue le péritexte, la nomenclature et les principales facettes de la microstructure. Un examen de la lettre D le conduit à constater que la grande majorité des termes, trop spécialisés, sont absents de *Wikipédia*. Nombre d'entre eux sont des emprunts à l'anglais, mais un équivalent en français est proposé systématiquement. Après avoir souligné les nombreux avantages de ce dictionnaire en ligne, l'auteur envisage deux voies impliquant les linguistes dans la réalisation

de projets de ce genre : l'une où ils participeraient directement à l'élaboration du dictionnaire ; l'autre où ils interviendraient en amont, comme formateurs en terminologie et en lexicographie.

Anne-Marie Chabrolle-Cerretini et Narcís Iglésias présentent, dans une contribution inscrite plus spécifiquement en histoire de la linguistique, l'intérêt du *Dictionnaire Historique des Concepts Descriptifs de l'Entité Romane (D.HI.CO.D.E.R.)* pour « revisiter l'historiographie de la linguistique romane » (p. 173). Des différences frappantes, dans les récits de la romanistique, quant à la circonscription de l'entité romane ou quant à la place de premier plan accordée à Friedrich Diez dans la fondation de la discipline sont mises au jour. Les auteurs décrivent les deux corpus exploités : un corpus lexicographique « censé [...] apporter des données sur la reconnaissance de l'usage d'un concept » (p. 188) et un corpus textuel qui sert à « retrouver les premières occurrences des concepts » (*ibid.*). Nomenclature et composantes de la microstructure sont détaillées.

Margareta Kastberg Sjöblom s'intéresse « aux dictionnaires dans la paire de langues français-suédois et à la problématique de transposition des mots et des expressions d'une langue à l'autre » (p. 195). Les dictionnaires français-suédois sont rares. L'autrice prend quelques exemples qui reflètent des spécificités culturelles dans l'une ou l'autre langue (*chassé-croisé*, *civil*, ou encore la pluralité des synonymes français de *gifle*, là où la langue suédoise ne dispose que d'un mot, la chose étant bannie depuis plus de 40 ans). Selon Margareta Kastberg, le discours lexicographique comme genre à part entière gagne à être exploité comme un corpus à l'aide d'outils textométriques. (Remarque : *Les néologismes*, dont Maria Rosaria Ansalone avait fait le compte rendu de la première édition (2003) dans les *Cahiers de lexicologie* (Ansalone 2004), est le produit d'une collaboration entre Jean Pruvost et Jean-François Sablayrolles.)

Dans la contribution suivante, Mariadomenica Lo Nostro évoque les évolutions dans l'univers des dictionnaires au cours du dernier quart de siècle. Elle aborde au passé les « attentes »



suscitées, au cours des années 1990 par « l'introduction de la linguistique computationnelle et du numérique » (p. 214), avant de remarquer que « la *vitesse pachydermique* [*sic*, BC] du monde lexicographique [...] ainsi que les contraintes économiques de la dictionnaire ont bien ralenti le potentiel imaginé » (p. 214-215). Est néanmoins rappelé le rôle-clé de l'accélération des requêtes liée à l'informatisation, mais aussi de la gratuité de plus en plus fréquente des outils, et de la collaborativité qui accompagne la possibilité d'accéder d'à peu près partout aux mêmes espaces virtuels. L'évolution technologique présente son lot de défis. Mariadomenica Lo Nostro rappelle le « problème interne » que pose « une forme d'incommunicabilité » entre « les milieux lexicographique et dictionnaire » (p. 218), les productions restant souvent en deçà des applications envisagées. Pris en exemple, le cas de la lexiculture pose en particulier la question du choix de ses formes d'explicitation, à l'heure de l'ouverture des dictionnaires à des publics de plus en plus éloignés les uns des autres.

Les deux types d'objets que sont les américanismes et l'exemplification servent à Philippe Reynés à (dé)montrer l'évolution des pratiques de la lexicographie officielle de la langue espagnole, avec en tête le *Diccionario de la Lengua Española* (*DLE*, *ex-DRAE* ou *Diccionario de la Real Academia Española*). Il rappelle l'influence, dans ce processus, de l'Association des Académies de langue espagnole (ASALE), en particulier son rôle dans la reconnaissance du polycentrisme de la norme, avant de décrire l'accélération de l'intégration des américanismes dans le *DLE* à la fin du xx<sup>e</sup> siècle (qui s'est faite en partie au détriment des exemples [p. 236]), et rappeler la publication, en 2010, d'un *Diccionario de Americanismos* comportant à lui seul « 70 000 mots et locutions » (p. 233). L'auteur mentionne enfin l'effort de l'Académie espagnole de produire et de rendre aisément disponibles dictionnaires et corpus. La contribution de Philippe Reynés constitue une excellente introduction à un pan important de la lexicographie de langue espagnole.

Hélène Manuélian pose d'emblée la question suivante : « quelle place reste-t-il pour les dictionnaires, et surtout pour les lexico-

graphes, ces experts de la description du sens des mots ? ». Dans son étude de « logiciels de création de dictionnaires personnalisés » (au nombre de 4 – et non 3 comme annoncé : Lingo2, Mondico, LexiMe et Dictionary Organizer Deluxe), l’auteur montre que l’on a le plus souvent affaire davantage à des sortes de correcteurs ou d’aide-mémoire. Elle compare ces outils avec les dictionnaires d’entreprises, comme Reverso, qui offrent des services de lexicographie adaptés aux besoins d’un corps de métier particulier, et sont donc « utile[s] à une collectivité » (p. 253). Hélène Manuélian relève (p. 254) quelques problèmes que posent les logiciels de construction de dictionnaires personnels, dont la moindre qualité du résultat, les problèmes de plagiat et la remise en question du « trésor collectif ».

Dans sa contribution sur le dialecte véronais, Pierluigi Ligas revient sur l’histoire linguistique presque trimillénaire de la Vénétie (*Veneto*), région dans laquelle se trouve notamment Vérone. Il souligne la cohabitation généralement pacifique, à travers les différentes régions de l’Italie, entre langue italienne et dialecte. L’auteur rappelle aussi que « pour les lexicographes dialectaux » le problème « n’est pas tant le sens [...], mais l’équivalence » (p. 260), la plupart des dictionnaires étant des bilingues. Sont alors comparés deux piliers de la lexicographie véronais-italien, le *Piccolo dizionario del dialetto veronese* de Beltramini et Donati (environ 10 000 entrées ; 1980), et le *Dizionario etimologico del dialetto veronese* de Marcello Bondardo (environ 2 000 entrées, plus complexe d’utilisation, avec des datations ; 1986).

La contribution de Christophe Rey entre en résonance avec la précédente. Avant d’examiner trois grands projets et réalisations lexicographiques dans le domaine picard portés respectivement par Raymond Dubois, Jean-Marie Braillon et Jacques Mahieu, l’auteur explicite l’intérêt de chercher à comprendre – dans le cadre du fracassant projet MÉTALPIC – les conditions propices à la mise en œuvre d’outils lexicographiques de référence pour une langue typiquement polycentrique tel le picard. Comme le souligne Christophe Rey, « [l]e corpus lexicographique des “petites” langues est

[...] susceptible de pouvoir faire évoluer la discipline métalexigraphie dans son ensemble » (p. 273). L'auteur observe qu'on a affaire, en l'« absence de norme lexicographique de référence », à une « lexicographie polarisée » (p. 280), et défend l'idée que la production de ressources allant vers la reconnaissance d'une telle norme faciliterait l'accès de cette langue « à une forme de koïnésation, peut-être seule garantie de sa survie » (p. 288).

La section 3 se clôt avec l'étude menée par Huy-Linh Dao et Danh-Thành Do-Hurinvillle sur les unités *quasi*, *quasiment*, *presque* et *limite*, qui toutes signifient l'approximation en français, et se trouvent diversement déclinées sur le plan lexical (ou lexématique), mais aussi grammatical et pragmatique, bien que les dictionnaires contemporains ne rendent pas compte de l'ensemble des usages correspondants. Pour pallier cette insuffisance, les auteurs proposent un modèle de description en termes de transcatégorialité (lexème, grammème, pragmatème), à même de saisir plus adéquatement les divers degrés d'hybridité catégorielle de chacune de ces unités.

« Le dictionnaire est un corpus de haute qualité ! » (p. 325) est l'une des phrases-clés du texte de clôture offert par Jean Pruvost, texte justement intitulé « Quelques credo en lexicologie, en lexicographie, en dictionnaire, en métalexigraphie engrangés au fil d'une vie professionnelle heureuse ». Jean Pruvost y revient sur plusieurs « ancres personnelles » (p. 315) quant aux concepts opératoires : la place maîtresse de la lexicologie, la distinction nécessaire entre lexicographie et dictionnaire, la place et le rôle de la métalexigraphie, et particulièrement l'importance de la connaissance en matière d'histoire des dictionnaires, l'importance aussi de prendre en compte la lexiculture dans la description lexicographique (l'exemple de la perception stéréotypée de l'écureuil – amical et mignon pour les Français, nuisible pour les Québécois – est éloquent ; pour compléter son portrait, on pourrait ajouter la touche suivante : l'écureuil roux est bien présent en Amérique du Nord, mais, plus petit que l'écureuil gris de l'Est – qu'il soit d'ailleurs gris ou noir –, le roux tend à se limiter aux forêts et boisés). Après être revenu sur chacun de ces points importants,

Jean Pruvost consacre un développement spécifique à la méthode qu'il a – au tout début des années 2000 (Pruvost 2002) – nommée « triple investigation » (p. 323-325), méthode qui consiste à chercher en premier lieu, dans un dictionnaire, l'article consacré à un mot, puis – par une recherche plein texte – à compiler l'ensemble des articles dans lesquels le mot se présente, et, dans un troisième temps, à examiner minutieusement « l'environnement syntaxique » (p. 324) de chaque occurrence dudit mot, toujours dans le texte intégral du dictionnaire. Le dicopathe à qui le colloque était dédié consacre ensuite une section de son texte à la « relation lexicographique quaternaire » (p. 325-327) : relation d'interprétation, « propre à une époque mais aussi à un être avec son tempérament et ses convictions » (p. 325), relation procédurale, qui « consiste à choisir une perspective pour l'observation de la langue » (p. 326), relation définitionnelle, et relation poétique, le lexicographe « interpr[é]t[ant] le monde des mots pendant que le [poète] interprète le monde qu'il perçoit » (p. 326-327). La dernière section du texte est consacrée à la chronique de langue (le lexicologue en a produit plusieurs milliers). Jean Pruvost met celle-ci en contraste avec la pratique plus timorée de la lexicographie classique : « Quand le lexicographe sélectionne les mots de sa nomenclature, et s'arrogue le droit de ne pas enregistrer une unité lexicale que connaissent des millions de personnes, il trahit la langue. Le chroniqueur n'a pas ce choix : il est au front. » (p. 328). Une belle leçon d'éthique !

En somme, *Cinquante ans de métalexigraphie...* offre une vue panoramique, dans le temps, dans l'espace et à travers différentes cultures, sur l'activité dans le domaine pour plusieurs langues d'Europe occidentale. Les coquilles sont peu nombreuses et n'entachent pas l'impression, très positive, que laisse la lecture de cet ouvrage.

Bruno COURBON

Université Laval, Centre de recherche interuniversitaire  
sur le français en usage au Québec (CRIFUQ)

bruno.courbon@lli.ulaval.ca

## Références

- ANSALONE Maria Rosaria (2004) : « Compte rendu de Jean Pruvost et Jean-François Sablayrolles, *Les néologismes*, Paris, PUF (« Que sais-je ? », n° 3674), 2003, 128 p. », *Cahiers de lexicologie*, 85, p. 233-234.
- BOULANGER Jean-Claude (2003) : *Les inventeurs de dictionnaires. De l'eduba des scribes mésopotamiens au scriptorium des moines médiévaux*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- GLATIGNY Michel (1998) : *Les marques d'usage dans les dictionnaires français monolingues du XIX<sup>e</sup> siècle : jugements portés sur un échantillon de mots et d'emplois par les principaux lexicographes*, Tübingen, Niemeyer.
- MANUÉLIAN Hélène (2006) : « *Le Petit Larousse illustré* de 1905 pris dans la Toile », *Cahiers de lexicologie*, 88, p. 183-200.
- PRUVOST Jean (2002) : « À la recherche de la norme : sa représentation lexicographique et dictionnaire chez Larousse et Robert et la triple investigation », dans P. Bouchard et M. Cormier (dir.), *La représentation de la norme dans les pratiques terminologiques et lexicographiques*, Québec, Office de la langue française, p. 139-170.
- QUEMADA Bernard (1968) : *Les dictionnaires du français moderne, 1539-1863. Étude sur leur histoire, leurs types et leurs méthodes*, Paris, Didier.
- SZENDE Thomas (1996) : « Problèmes d'équivalence dans les dictionnaires bilingues », dans H. Béjoint et P. Thoiron (dir.), *Les dictionnaires bilingues*, Louvain-la-Neuve, Aupelf-Uref et Éditions Duculot, p. 111-126.

\*

\*   \*

MARTÍ SOLANO Ramón and RUANO SAN SEGUNDO Pablo (eds.), *Anglicisms and Corpus Linguistics. Corpus-Aided Research into the Influence of English on European Languages*, Berlin, Peter Lang, 2021, 212 pages, "Recherches linguistiques et textuels" 20 – ISBN 978-3-6317-9977-2.

This collective work, edited by Anglicist Ramón Martí Solano and translation specialist Pablo Ruano San Segundo, showcases research methods and presents some results of the Global Anglicism Database (GLAD) project, an initiative bringing together a worldwide consortium of scholars working on borrowings from English in a wide variety of languages. The initial filiation is set in the field of English studies rather than in contact linguistics, possibly because of the academic background of the founding fathers, first the well-known didactic scholar and pedagogue, Rudolf Filipović, taken up and expanded by the Cologne-based Anglicist, Manfred Görlach (2001, 2002a,b). This major achievement was subsequently retooled in the form of a collective project, once again involving mostly Anglicists, though more open to contact linguistics, working towards a common database of all the languages represented, hosted initially by the Norwegian School of Economics and currently by the Institute of the Dutch Language. The migration to a common database also coincided with the availability of large corpora and the concurrent rise of corpus linguistics. Whereas the Görlach dictionary was based on paper documentation, much of which consisting of secondary sources, the GLAD participants have exploited the rapidly evolving offer of digital sources, both national language corpora and corpora sourced from the Web. It is thus no accident that the authors of the nine chapters included in this book are connected, generally very closely, with the current GLAD project, and the papers are largely the result of methodological questioning of how to use these tools to the best effect. As Martí Solano points out in the Introduction, this approach entails the use of not just corpora in the strict sense but also text archives and databases, to which we should add the continued recourse made to dictionaries, whose often new roles are highlighted in several of the papers.

Loanword studies are only partly subsumed in contact linguistics, generally because the sociolinguistic element was only marginally part of the methodology. There has however been a gradual incorporation of the discursive aspect in loanword studies,

exemplified in this volume by the study on the use of English swear words in Finnish, among others. One of the questions not raised in the book is the specificity of the methods applied to loanword studies involving languages other than English. Specifically, are the methods illustrated here applicable to borrowing in general and not just to English? Chesley (2010) has suggested that English may indeed be atypical in terms of penetration into languages such as French.

One of the themes running through several of the papers and typical of the state of research into Anglicisms is the identification, description and, to a lesser extent, classification of what are known as indirect loans, generally subdivided into semantic loans and calques or loan translations. It was only natural that these partially hidden loans should have received less attention than ostensible borrowings, those which could be identified automatically in a corpus. The last twenty years' work on corpora has thus cleared the path for further investigation, and the focus has thus shifted towards those borrowings which pose the greater challenge and which, according to one of the authors (Gottlieb 2020), may well be more indicative of English-language influence than direct loans.

This is the orientation of the first paper, by Gisle Andersen ("A comparative study of phraseological borrowing"), focusing on the rather loose category of phraseologisms in Norwegian, including 'greetings, discourse markers, proverbs and other constructions that are prefabricated and conventionalised rather than created on the fly' (p. 14). They can be recognized as being polylexemic, idiomatic and thus non-transparent (though this last criterion turns out to be elastic) and lexicalised, relatively stable syntactically and semantically and at least semi-entrenched. The methodological innovation put forward in this paper is the diachronic-contrastive corpus method. The corpora used for Norwegian are a comprehensive contemporary newspaper corpus and the Norwegian National Library's text archive for the diachronic dimension. These are compared in three steps with English-language corpora. Typically, an English-language phraseological unit will show significant increase

some time before its Norwegian equivalent becomes widespread. Thanks to this method, phraseological sequences thought to be indirect loans from English turned out to be present in older forms of Norwegian and thus a case of parallel development.

Ramón Martí Solano (“Identifying and analysing anglicisms in corpora”) investigates how using such markers as ‘comme disent les Anglais’ (*as the English say*) in interrogating the essentially literary database Frantext, as well as a newspaper corpus, yielded a significant crop of direct loans but also borrowings with French translations and/or explanations together with loan translations, both lexical and phraseological.

Elizabeth Peterson, Ylva Biri and Johanna Vaattovaara adopt a sociolinguistic stance (“Grammatical and social structures of English-sourced swear words in Finnish discourse”) and investigate just who uses English swear words (and **which** English swear words) according to age, sex, location, etc. The survey was carried out in two parts: the first examined corpora, and found, for example, that pragmatic borrowings from English, although seamlessly integrated morphologically, were by no means displacing traditional Finnish expressions. The second phase, an online survey with matched guise test, showed age differences, unsurprisingly, but also decided preference of pronunciation of English swear words with a (Finnish) urban speech style.

Danish may not be the most widespread of the languages represented in this volume – and indeed we have already regretted it being categorized as a ‘minor speech community’ in the pages of this journal (Humbley 2021: 261) – but the chapter written by Copenhagen Anglicist and translation specialist Henrik Gottlieb (“Anglicisms: criteria, categories & corpora – aims and means in the compilation of the Danish GLAD contribution”) is essential reading. It includes revised but still thought-provoking typologies of Anglicisms. The three main tables present the different classes of direct Anglicisms, indirect Anglicisms and code switching, leading to domain loss. Direct Anglicisms are characterized as English import (Haugen’s 1950 terminology here) and indirect Anglicisms



as English impact (perhaps an improvement on Haugen's term *substitute*). As with previous typologies, the task of fitting multifarious data into neat schemes proves a challenge at times. Two examples suffice to illustrate these difficulties. Dividing direct Anglicisms into unadapted and adapted is relatively straightforward, but the two remaining groups, hybrids and pseudo-loans, are problematic. Hybrids may stem from creating, for example, a compound by importing one element and substituting the other; but diachronically many hybrids are in fact coinages using elements which were once borrowed but which have become part of the lexical resources of the speaker. Pseudo-Anglicisms are even more questionable, as many of the items analysed (in particular the subcategory labelled *recombination*) may not be loans at all, if Haugen's schema of model and replica is adhered to, simply because there is no model. This subcategory of pseudo-loans can thus be considered not as a loan, though unquestionably an Anglicism. As for indirect Anglicisms, the reader welcomes the focus on orthography and phonetics, all too often passed over in silence, though under prosodic change, for example in pronouncing people's names, surely the unit is word stress rather than intonation (p. 75). There follows a table sketching out the progression from code switching to domain loss, as English takes over more and more of Danish discourse, until sender-specific domain loss occurs, say, when a Danish firm communicates exclusively in English and genre-specific domain loss when scientific articles are no longer published in Danish. Other extremely useful concepts are also brought into play, such as the distinction between richness and density in the way Anglicisms figure in texts: density refers to the frequency of Anglicisms in the discourse of a given speech community, whereas richness is the number of different Anglicisms available to members of the given speech community. These two measures help for example balance out data derived from dictionaries and data derived from corpora. The second half of this chapter is a justification of the criteria for the inclusion of Anglicisms in the GLAD database, but it also has a more general scope in as much as these criteria illustrate to what

extent the classification of such language behaviour is a matter of degree. This classification could be the basis for a general guide to documenting Anglicisms in texts.

It is no surprise that the chapter signed by Alicja Witalisz (“Recyclable loans: Idiosyncrasy, rule-governedness and gradience in contact-induced lexical creativity”) deals essentially with phraseology: the author (Witalisz 2015) has written an extensive monography on the manner in which English has influenced Polish phraseology. Just as for Gottlieb, the typologies suggested in this chapter are both original and thought-provoking. But instead of aiming for watertight categories, Witalisz prefers to indicate polarities, so that the categories are ‘more or less’ rather than ‘this or that’. For example, loan words are put on a scale going from the least creativity (*casualowy / casualany* from *casual*) to high-degree creativity (*zaplecze intelektualne* for *think tank*). These criteria are then further analysed in their component parts and the relations with traditional categories. Even such basic concepts as *borrowing* receive fresh characterisations: ‘Borrowing is a non-regular name-finding process’ (p. 100). Differences between scholarly traditions are also brought out, for example in what is understood by lexical creativity. Whereas in French, especially since Louis Guilbert (1976), *créativité lexicale* is usually taken as a quasi-synonym for lexical productivity, an important distinction is made in the English-language tradition, as Witalisz (p. 101) puts it: ‘Creativity, in contrast to repetitive and non-creative productivity, is viewed as playful, non-rule-governed, unpredictable, eccentric and resulting in deviance from established patterns’. This is particularly relevant to the argument of the chapter and invites comparison with concept of extragrammaticality in natural morphology.

Jaime W. Hunt (“Hey, it’s what all the cool kids are talking about, okay? Exploring collocations of Anglicisms in spoken German”) sets out to determine what German speakers are talking about when they use Anglicisms, using a spoken-language corpus, FOLK, designed essentially for teaching purposes. The corpus turns out to be too small to provide significant information on what

is actually under discussion, but the method used is promising. Similar research suggests that Anglicisms combine differently from native ‘equivalents’, indicating enrichment of the lexicon rather than replacement.

Ivana Bozděchová and Aleš Klégr (“Pseudo-Anglicisms in Czech. Between borrowing and neology”) go well beyond the question of pseudo-loans (also known as pseudo-Anglicisms, false Anglicisms, fake Anglicisms, apparent Anglicisms, secondary Anglicisms, quasi-Anglicisms pseudo-English) and propose a very useful comparison of previous classifications in a variety of languages. The two authors are apparently breaking new ground for Czech and they include a broader range of types than are usually acknowledged. They base their analysis on some 315 pseudo-Anglicisms extracted from three different corpora, though without going into any detail on exactly how these items were identified. It turns out that the most common type of pseudo-Anglicism is produced by suffixation. By this measure, *webař* or *webista* (an agentive suffix is added to the loan *web*) count as pseudo-Anglicisms since the English equivalent is purported to be *web designer*. By other analyses (that of Witalisz in this volume for example) it could be counted a hybrid, as a native suffix has been added to a borrowed stem. One possibly moot point for compounds is the series in *-man* (*rekordman*, *finisman*, ...), which may have been inspired by French or some intermediate language. The construction of *ticket restaurant* also suggests a French origin, as it is indeed a tradename.

Virginia Pulcini and Marek Łukasik (“New Anglicisms in Italian corpora: a comparison between CORIS and Italian Web 2016”) focus on what different corpora can provide in terms of determining the degree of integration of Anglicisms into Italian. The starting point is the 146 new Anglicisms integrated into a 2014 reference dictionary of Italian, which are then searched in two very different corpora: the first is a Web1 type corpus, from written sources, balanced, tagged, characterized into text types regularly updated but only 150 million words, compared with a

more modern corpus sourced off the Italian Web with 4.9 billion words. Neither are ideal and indeed though there is considerable overlapping, surprising differences are to be found between the two corpora. They are nevertheless useful to compare how borrowings and native forms perform: *aggiornamento* is far more common than *update* even in IT-speak, though there are many others which can legitimately be classed as catachrestic loans.

José L. Oncins-Martínez (“A dictionary- and corpus-based proposal for compiling a collection of indirect Anglicisms in Spanish with a sample of some of the latest semantic loans and calques”) focuses on indirect loans in Spanish, a category hitherto less well researched. He starts off with the observation that direct loans are relatively easy to extract from dictionaries, as they are marked as such, whereas semantic loans and calques usually have no such indication. In addition to these two main categories of indirect loans, the author takes stock of the lexicographical treatment of so-called internationalisms (results of polygenesis) and revisits the vexed question of immediate and ultimate etymons. Among semantic loans, attention is also drawn to what are called here *paronymic loans*, such as *afluente* for wealthy, under the influence of the English *affluent*. Another thought-provoking chapter, oriented towards metalexigraphy even more than corpora studies.

There is no doubt that this volume lives up to its ambition of revitalising Anglicism studies by focusing on what different models and sizes of corpora can bring to bear on identifying and analysing new material. Collective works are often juxtapositions of studies on related themes. Here there is a real focus on what different corpora can deliver in a variety of languages. The two editors must surely take a great deal of the credit through their work in coordinating the volume, but focus has also been given through the founding principles of Manfred Görlach laid out at a time when the languages represented here had little in the way of corpora. The fact that most of the contributors too have played an important part in the GLAD project also is also a factor of cohesion. In fact, this

book may be regarded as one of the first products of the GLAD initiative.

John HUMBLEY  
 CLILLAC-ARP, EA 3967  
 Université de Paris  
 humbley.john@orange.fr

## References

- CHESLEY Paula (2010): “Lexical borrowings in French: Anglicisms as a separate phenomenon”, *Journal of French Language Studies*, 20:3, p. 231-251.
- GÖRLACH Manfred ed. (2001): *Dictionary of Anglicisms in selected European languages*, Oxford, Oxford University Press.
- GÖRLACH Manfred ed. (2002a): *English in Europe*, Oxford, Oxford University Press.
- GÖRLACH Manfred ed. (2002b): *An Annotated Bibliography of European Anglicisms*, Oxford, Oxford University Press.
- GOTTLIEB Henrik (2020): *Echos of English. Anglicisms in Minor Speech Communities – with Special Focus on Danish and Afrikaans*, Berlin, Peter Lang.
- GUILBERT Louis (1976) : *La créativité lexicale*, Paris, Larousse.
- HAUGEN Einar (1950): “The analysis of linguistic borrowing”, *Language*, 26, p. 210-331.
- HUMBLEY John (2021): review of GOTTLIEB Henrik (2020): *Echoes of English. Anglicisms in Minor Speech Communities – with Special Focus on Danish and Afrikaans*, in *Cahiers de lexicologie*, 118, p. 261-269.
- WITALISZ Alicja (2015): *English Loan Translations in Polish, Word-formation Patterns, Lexicalization, Idiomaticity and Institutionalization*, Peter Lang, Berlin.

\*

\* \*

SZLAMOWICZ Jean, *Approche lexicologique, esthétique et culturelle du jazz*, Préface de Ben Sidran ; Avant-propos de Pierre-André Taguieff, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2021, 392 pages – ISBN 978-2-8107-0645-7.

La lecture de *Jazz talk* pourra réjouir les amateurs de jazz et les amateurs de linguistique. Autant dire que le lecteur cumulant ces deux qualités se délectera de cette lecture.

Cette somme est réjouissante par l'érudition dont elle témoigne et l'enthousiasme discret avec lequel elle est utilisée. Il s'agit d'une somme car Jean Szlamowicz (désormais JS) a signé là, sans aucun doute, un livre de référence sur le vocabulaire du jazz en s'appuyant sur une double culture musicale et scientifique qui force l'admiration.

Cette double compétence est d'autant plus appréciable que les analyses lexicales et les discussions étymologiques, présentées sans pédantisme, sont mises au service de l'objet étudié. Les options théoriques, loin d'être assénées, sont nettes – elles se devinent –, mais elles servent à éclairer les débats et à démasquer les impostures idéologiques. Car le jazz et son histoire sont traversés par l'idéologie depuis plus d'un siècle. Et la récurrence de ce thème dans ces pages signale l'auteur comme citoyen de la culture. Peut-être que « citoyen et homme de culture » serait plus clair.

Son propos est d'autant plus intéressant qu'il pose d'emblée l'intraduisibilité du vocabulaire qu'il étudie. Le succès du jazz comme les modalités de sa récupération par l'industrie du disque dénotent son altérité fondamentale. Les formes linguistiques qui le singularisent sont ancrées dans un sociolecte singulier, fortement individué, ce qui condamne les reformulations à l'inconsistance ou à l'étrangeté. Et c'est au fond un répertoire de xénismes qui défile et forme la matière des analyses, les emprunts auxquels ils ont donné naissance ayant perdu la singularité fondant leur expressivité initiale.

Dans le premier chapitre, il s'agit donc ici d'explorer un vocabulaire créé par la communauté afro-américaine et qu'une communauté musicale s'est approprié et fait vivre. On ne peut

comprendre ce lexique sans insister sur l'importance décisive, dans les circonstances de sa constitution, de la ségrégation, du racisme et de la pauvreté. Ceci explique que des termes aussi banals que *daddy*, *ass* ou *dig* – xénismes aussi intraduisibles, comme beaucoup d'autres, que *scotch* ou *whisky* – soient liés à des emplois particuliers, normés au sein de ce sociolecte.

Les termes usuellement péjoratifs peuvent être assumés par les intéressés, comme *communard*, dépréciatif, fut endossé par ceux qui s'appelaient d'abord les « communeux ». Cela dépasse l'antiphrase et revêt une dimension identitaire forte, *funky* en est un bon exemple. Né dans des « lieux mal famés », le jazz a été d'abord dénommé par rapport à ces endroits où on le pratiquait en référence à son caractère syncopé. Le mot *jazz*, flou, imprécis et parfois rejeté, est entouré d'un halo de fantasmes. On chercha même à le remplacer dès 1924 ! Mais *syncopé*, *ragtonia*, et autres *calethunia* ne rencontrèrent pas le succès (p. 49). L'histoire du mot fait débat et on lui a trouvé des origines en arabe, en hausa, en hindoustani alors que ses premières attestations, en 1913, sont liées au baseball et le mot, à la mode dans les universités californiennes, rencontra alors une musique en vogue à Chicago. Très tôt, le vocable possède un sens sexuel, proche de *jism* et *jasm*. C'était alors l'équivalent de *fuck*. Terme au sémantisme vague, son utilisation en musique a hérité de ses usages antérieurs.

Aujourd'hui universel, le jazz est d'abord l'expression des afro-américains et, même si la synthèse a été précoce, son vocabulaire conserve la trace de leur histoire qui occupe le chapitre 2. Les Noirs n'ont pas ségrégué les Blancs et, parmi ces derniers, certains ont voulu faire du parler des afro-américains une langue autre que l'anglais (p. 75). Les termes liés à la rue sont courants et le jazz conserve des traces de *black names*, surnoms revendiqués et identitaires, parfois musulmans (p. 88). La prise en compte des relations interraciales et sociales s'impose pour décoder les emplois spécifiques de *boss man*, *captain* ou *Mr Charlie*. Voire *boy*, *girl* ou *son*, les cas de *Uncle Tom* ou *negro* étant plus attendus. Tandis que *brother* ou *sister* sont devenus signes de connivence.

Les désignations de couleurs de peau, centrales dans le vocabulaire raciste, sont analysées de façon assez savoureuse, depuis *black-and-tan* jusqu'à *octoroon* en passant par les emplois de *creole*. Lié au monde du spectacle, le jazz hérite des représentations sociales des ségrégués. L'emblématique *Jim Crow* date de la même époque que les *minstrels shows* et leur *black face* (p. 106), vecteurs de diffusion de cette culture nouvelle qu'admiraient Dvorak ou Mark Twain. L'étude consacrée à *coon*, plus rare, retrace l'évolution des accents sociaux d'un terme lié à la diffusion du ragtime. Cette diffusion fut classée sous le nom de *Race Records* qu'un producteur remplaça, en 1949, par *Rhythm and Blues* (p. 118). Un de ses successeurs lancera, cinq ans plus tard, l'appellation *Rock and Roll*.

Ce n'est pas qu'il y ait à boire et à manger dans le jazz mais les mots de la nourriture, imprégnés d'une convivialité spécifique, méritaient un chapitre, ici le troisième. On imagine mal interpréter *Cuillère graisseuse* ou *Gras de poulet sans sauce*. Rien de tel dans le jazz car représentations sociales, métaphores sexuelles et culinaires se combinent dans une histoire toujours présente ou sous-jacente. Déjà les *minstrels shows* abritaient des concours de *cake walk*, danse qui laisse des traces jusque chez Debussy. Si la nourriture des Noirs était celle des pauvres, leur culture culinaire, métissée, était plus riche que celle des Blancs. Et les plats meilleurs. Des Noirs furent choisis comme cuisiniers par des présidents. Et la *soul food* témoigne de cette culture sudiste des fourneaux. On mangeait en musique au *honky-tonk*, terme au sémantisme souple, attesté dès 1894, qui désignera le piano ragtime et le country (p. 136). Les noms d'aliments véhiculent des connotations spécifiques : *cabbage*, *collard greens*, *cornbread*, *peach*, *peas* sont au menu et disponibles. Les métaphores liées à la consommation et au plaisir sont associées à *candy*, *honey*, *sugar*, très répandus. Les sèmes culturellement normés nous sont étrangers et, en français, rien de musical ne peut être à la friture, la graisse, la tarte aux pommes ou l'andouillette. Ce vocabulaire est tout de connivence.



Le chapitre 4 est consacré au rythme qui occupe une place centrale dans l'identité musicale du jazz, ce que disent ses noms. Le *rag* « lambeau » du *ragtime* est lié au heurt de la syncope. Le nom *swing* – étudié en détail – renvoie à un balancement, une répétition que l'on retrouve dans le *swingan* et qui débouche sur une vigueur réjouissante. Les images implicites évoquent toujours l'acte sexuel, dont la centralité dans les interprétations avait été mise en évidence par Pierre Guiraud, dont JS prolonge les intuitions. De même que *boogie*, très polysémique, renvoie aussi bien à la hâte, à la danse et, bien sûr, à la copulation pour se figer en *boogie-woogie* comme nom musical. Les termes *beat* et *groove* se distinguent nettement (p. 194), comme la frappe constatée et la pulsation ressentie, le second s'étant rapproché de *funk*. Tout verbe de mouvement peut être sémiotisé musicalement (*drive, walk, pump, stomp, stride...*) et les formes se spécialisent pour désigner des nuances évidentes de rythme malgré l'opacité de leur motivation. Même le barattage de *churn* trouve une seconde vie (p. 210). Ces va-et-vient sémantiques s'illustrent dans le passage des verbes entre danse et sexualité.

Dans le jazz, « L'émotion à bout portant », objet du chapitre 5, est portée par le chant. La voix est au cœur de cette musique même instrumentale. Ses classiques sont des chansons populaires. L'image de la conversation est récurrente (p. 254) car le jazz n'est pas fondé sur l'expression de sensibilités individuelles mais celle-ci est permise par des interactions égalitaires entre musiciens dans un échange avec le public. La notion de partage communautaire prime et s'explique par l'imprégnation du motif religieux. Imagine-t-on en français, hors d'une église, un succès intitulé *Le fils du prédicateur*? *Talk, singer, tell a story, scream, shout* sont employés pour un discours musical caractérisé par un *sound* personnel mis au service de sentiments comme le *blues*, le terme *blue* étant utilisé depuis un demi-millénaire pour catégoriser des sentiments (p. 273).

Le chapitre 6, consacré à l'indicible *soulfulness*, s'ouvrant sur une citation de Vladimir Jankélévitch, il ne saurait être médiocre. Cette qualité d'âme profondément culturelle signe l'ancrage de tout un pan de la musique noire dans le gospel et explique la cen-

tralité de cette notion, tournée vers l'autre, qui motive le succès des appellations comme *soul brother*, *soul walk*, etc. Curieusement, lorsqu'on l'observe de l'extérieur, cette notion est liée à celle de dignité. Voisine est la *'tude*, aphérèse d'*attitude* qui dit plus avec moins de lettres en visant une expression physique de la personnalité musicale mais aussi morale, qui inclut l'investissement et le travail, *work*, qui impose des *chops* – une technique. Ces qualités permettront d'atteindre au *hip*, renvoyant au mélange d'originalité, de complexité et de mode. Les usages de *spiritual*, *amen*, *jam* ou *hot* réservent d'autres surprises au lecteur de ce chapitre roboratif qui se termine dans la chaleur du *cook*.

La langue du jazz l'accompagne autant qu'elle le produit ; ses acteurs se disent et se singularisent en nommant leurs pratiques. JS nous la fait découvrir dans l'intimité de son histoire et de ses programmes de sens. Cette plongée dans un vocabulaire proprement intraduisible ouvre au lecteur une compréhension plus fine de l'histoire et de la culture qui s'expriment dans une musique libre et partageuse exprimant à la fois la connivence et la souffrance, la douceur et la colère, la joie du dépassement technique et la vibration de l'émotion pure, le plaisir de la danse et l'abandon des cœurs.

François GAUDIN  
Université de Rouen  
et LT2D (Lexiques, Textes, Discours, Dictionnaires),  
Paris Cergy Université  
francois.gaudin@univ-rouen.fr